

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 57 (1919)  
**Heft:** 50

**Artikel:** Souviens-toi !  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-215144>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. J. Jannet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).  
Administration (abonnements, changements d'adresse),  
Imprimerie Ami FATIO & C<sup>ie</sup>, Albert DUPUIS, succ.  
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE  
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la  
" PUBLICITAS "  
Société Anonyme Suisse de Publicité  
LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;  
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.  
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.  
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Abonnements nouveaux

Les abonnés nouveaux pour l'année 1920 recevront gratuitement le journal jusqu'à la fin de l'année courante.

**Sommaire** du Numéro du 13 décembre 1919. — † Jules Cornu. — La femme à canne (André Allaz). — Pour bien apprendre le français. — Souviens-toi. — Les vévès bachattes. — A propos d'échanges (M. Gabbud). — Le chant du vieux chasseur (T. Rittener). — Feuilleton : La Fée aux Miettes, par Charles Nodier. — Boutades. — Supplément : Les amis de la liberté, suite (L. Moignon). — Annonces.

### † JULES CORNU

Le 27 novembre est décédé à Lœben (Styrie) notre concitoyen Jules Cornu, docteur ès lettres, professeur émérite de l'Université de Graz. Il avait 71 ans.

« Depuis plus d'un demi-siècle, écrit la Feuille d'avis de Vevey, Jules Cornu avait attaché son nom à des travaux qui ont fait sensation dans le domaine de l'étude scientifique des langues romanes. Tout jeune, il avait été appelé à l'Université de Bâle et, peu après, en 1876, comme successeur de Wendeling Foerster, à l'Université allemande de Prague où il enseigna avec succès pendant vingt-cinq ans ; pendant les dix années qui suivirent, il professa à Graz, dans la célèbre chaire de Schuchardt. Il avait pris sa retraite en 1911 à la suite de la mort d'un fils adoré qui donnait les plus belles espérances. Il avait passé l'été dernier chez son frère, M. Félix Cornu, à Riant-Port, à Corseaux, puis il était retourné à Lœben. Jules Cornu a rendu à la science linguistique d'inappréciables services par ses recherches sur les idiomes et les patois, sur la littérature populaire de la Suisse, sur les langues espagnoles et portugaises. Sa réputation était universelle.

» Les amis de nos patois conserveront de M. J. Cornu un souvenir durable. Pendant les séjours qu'il fit à Riant-Port, le défunt s'intéressa sans cesse à nos dialectes ; il prit part aux réunions du Club des patoisants de Vevey ; il parlait le patois avec une rare maîtrise ; il savait tant de choses et il avait le don de vulgariser ses connaissances. C'était un plaisir de l'entendre discourir sur la vie des mots, leur origine, leur déformation, leur parenté avec les autres dialectes romans ; on s'instruisait en compagnie du savant qu'était M. J. Cornu.

» L'an dernier, il avait eu la joie d'assister à une partie de la séance du comité du glossaire des patois romands ; les linguistes siégeant en notre ville avaient manifesté leur admiration à M. J. Cornu, heureux d'avoir cette célébrité au milieu d'eux.

» Malgré la réputation universelle dont il était entouré, il était resté simple, cordial, bon Vaudois, un rustique enfant du Jorat, et il aimait à rappeler ses souvenirs d'enfance. »

A côté de ses savantes études sur les langues romanes, J. Cornu a publié, dès l'âge de 24 ans, le texte pour la première fois correctement orthographié des deux morceaux patois du doyen

Bridel : *Le tserivari* et les *Valets* ; le *Ranz des vaches*, dans le dialecte de Vuadens et dans celui du Jorat ; la chanson de *Jean de la Bollièta*, de Bussard ; les *Proverbes patois du canton de Fribourg*, recueillis par Chenaux ; les *Chants et contes populaires* de la Gruyère, avec des variantes vaudoises, morceaux qu'il a transcrits phonétiquement sur place ; les *Jermalyi dou payi-bâ*, satire en patois gruyérien, etc.

### LA FEMME A CANNE

N'EST-CE pas Newton qui a trouvé cette loi de la nature qui veut que, lorsque l'homme devient efféminé, la femme se masculinise, si j'ose dire ? Quoiqu'il en soit, pas n'est besoin d'être grand clerc pour constater que les hauts faits du suffragisme datent de l'époque où l'homme, reniant toute virilité, commença à se raser la moustache, à laisser pousser ses cheveux et à s'affubler de chemises décolletées...

Un autre indice de la décadence du sexe dit fort, c'est la disparition de la canne, chez l'homme, et son adoption par la femme. L'année qui précéda la guerre, un quidam, qui avait sans doute du temps à perdre, observa que, sur 12,028 personnes qui passèrent dans Oxford Street, à Londres, entre 8 heures du matin et midi, 9500 n'avaient ni canne, ni parapluie ; 2500 tenaient un parapluie ; enfin, 28 gentlemen portaient une canne, mais ces 28 gentlemen étaient vieux et continuaient les modes de leur jeunesse.

L'homme ayant laissé tomber son sceptre, la femme s'empressa naturellement de le ramasser. Et c'est ainsi que, depuis la guerre, on peut voir nos élégantes déambuler dans la rue de Bourg ou sur le Grand-Pont, une canne ou une badine à la main. En les voyant passer, il en est qui fredonnent, sur l'air de *Savez-vous planter des choux...* :

Non ; vraiment, il ne convient pas  
Qu'une jeune fille sans canne aille.

Quelques emmusquées ont même adopté le genre bâton à lanière de cuir, ce qui leur donne de vagues allures de marchands de bestiaux en rupture d'étables.

Peut-être insinuerez-vous que je suis bien morose, et me ferez-vous remarquer, avec Boileau, qu'« une femme toujours doit tribut à la mode ». Eh ! sans doute ! je n'ignore point d'ailleurs que le poète a dit :

La mode est un tyran à nul autre pareil.

Et s'il plaisait à ce despote adoré de décréter que toutes les femmes doivent porter de vieilles boîtes de Chicago, en guise de chaussures, vous verriez aussitôt toutes nos muscadines délaissier « richelieux », « boxcaff » ou « derby » et s'efforcer de faire entrer leurs pieds mignons dans les récipients évidés du « Corned Beef ».

Remarquez que je ne proteste pas ; je constate, seulement. Et pour en revenir à la canne, ce sceptre de l'homme, roi de la création, peut-être n'y a-t-il pas lieu de trop s'en faire au sujet

de sa disparition. A l'heure où tant de sceptres tombent et se brisent, un de plus, un de moins, ça n'a pas d'importance.

Mais le cheveu, — et c'est là ce qui m'inquiète, — c'est que la canne, en tombant des mains de l'homme, ne s'est pas brisée ; elle a passé seulement en d'autres mains. Et voilà qu'une évocation du temps où j'étais gosse se présente à mon esprit : une gravure d'almanach où l'on voyait une femme, l'air courroucé, un manche à balai à la main ; puis, sous le lit, à plat ventre, un homme dans la force de l'âge et criant d'une voix tremblotante :

« Je voudrais pourtant bien savoir si je suis maître chez moi ! »

Concédez qu'il y a là de quoi rendre soucieux.

Vraiment, la canne, aux mains de la femme, ne me dit rien qui vaille. Aussi, je t'en conjure, ô mon fils ! par les mânes de Philémon et de Baucis, par ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher au monde, ne va pas épouser une femme à canne, car, vois-tu, la canne, chez la femme, est à tout le moins un signe d'excentricité. Or, par le temps qui court, et au prix où est le beurre, l'excentricité coûte plutôt cher.

Crois-moi, ô mon fils ! si, sur la sente fleurie de ton existence, tu rencontres la femme à canne, ne l'épouse pas : elle te battra.

ANDRÉ ALLAZ.

### POUR BIEN APPRENDRE LE FRANÇAIS

Avant siècle dernier, il n'était pas rare de trouver dans les bonnes familles hongroises des jeunes Vaudois ou Vaudoises qui étaient engagés pour apprendre pratiquement le français aux enfants, en leur tenant compagnie. C'était parfois le bon vieux parler de chez nous, témoin cette bonne qui apostrophait ainsi la petite fille qu'elle accompagnait :

« Tâche-voï de relever tes gredons pour camber cette gouille ! »

### SOUVIENS-TOI !

On nous écrit :

Le dernier dimanche de novembre, le beau temps aidant, je résolus de prendre à 1 h. 15 le train d'Echallens. Il y avait dix minutes que la machine manœuvrait, allant d'ici, de là, lorsque les voyageurs apprirent que le départ n'avait lieu qu'à 2 heures. Je me demande à quoi servent les horaires ! Heureusement, pour celui qui écrit ces lignes, il ne s'agissait que d'une simple flânerie, à pas rompus. Au lieu d'attendre, il se dit qu'il pourrait bien, en allant à pied, arriver avant le convoi à Jouxpens et même à Romanel. Et nous voilà arpentant avec délices, par le soleil et le sec, une chaussée plus convenable que celle dont les pluies incessantes de ces dernières semaines nous avaient gratifiés.

Jouxpens ! La gare ! Nous allons passer outre quand un coup de mortier nous fait tressaillir, suivis des accents d'une fanfare. A quelques

pas, au bas du tertre, enjambant des broussailles, nous arrivons au moment précis où la cérémonie de la remise des médailles militaires aux braves de la commune commence. Quelle chance providentielle pour un pékin que la vue d'un uniforme qu'il n'a jamais eu le privilège de porter ! Tant qu'il y aura un amour sacré de la patrie, celle-ci sera symbolisée par un drapeau, qu'il s'agit de défendre, de protéger. Même les apôtres de l'internationale ont un drapeau.

Pour en revenir à Jouxten-Mézery, ils sont là vingt à trente qui, en groupes de trois, viennent recevoir le petit colifichet que leur agrafe de gentilles mains. Tout d'abord, deux vétérans, humbles mais fiers ; ils regagnent leur place sans avoir reçu ni donné ce baiser dont on nous parle depuis des mois..., mais voici un sous-off. ou un officier, nous ne savons plus au juste ; il ne s'en retourne pas sans avoir pris ce qu'il estime un dû. Du reste, l'inégalité de traitement procède des tempéraments. Les uns, obéissant à une impulsion naturelle, les autres avec une détermination longuement mûrie — ce qui se voit à leur gaucherie ; — d'autres, enfin, indifférents en apparence, abstinent sans le vouloir, enfin chacun y va selon sa destinée. Une chose nous a surpris. Le soldat qui fut le plus entreprenant récolta de vifs et joyeux bravos du public féminin. Voilà un avertissement à ceux qui croient encore que la timidité est une vertu.

Des discours, il y en eut, cela va sans dire. Une petite tribune rustique y vit des personnages sympathiques. Un président, — nous avons oublié le nom, en bon accent d'outre-Sarine, présenta le donateur anonyme grâce à qui la médaille pour Jouxten fut gravée. Nous sommes incapables de discuter, comme l'expert fit au commis, de gueules, de palé et d'autres détails héraldiques, nous ignorons quelles sont les armes de cette jolie commune de la banlieue lausannoise, mais ce que nous savons, c'est qu'elle a eu l'honneur insigne d'entendre le colonel-divisionnaire de Meuron répondre présent, lui qui, pour ne pas faire de jaloux, avait jusqu'à présent refusé toutes les invitations qui lui avaient été adressées des quatre coins du canton. « Soldats ! je vous adresse les remerciements de la patrie ! » Le colonel a une prédilection toute spéciale pour l'endroit où il passa les plus beaux moments de sa vie.

Le pasteur de la paroisse ne pouvait se dispenser d'intervenir ; il l'a fait en termes heureux, c'est-à-dire en évitant le sermon, tout en disant aux jeunes : Souvenez-vous ! Oui, souvenez-vous qu'il y a une Providence ! Elle nous a épargnés. Aucun soldat de Jouxten n'est mort de la grippe, tous sont revenus. Au fond, on se demande pourquoi la Suisse, depuis 1798, n'a pas eu à verser le sang de ses enfants, alors que pourtant les occasions sanglantes n'ont pas manqué ! Nous ne dirons pas : Cruelle énigme !

Ah ! nous allons oublier le discours plein de verve, d'assurance, de patriotisme aussi, d'un simple soldat, qui remercia la population civile de son dévouement pendant la longue période de guerre et donna l'assurance qu'au premier signal chacun retournera sans hésiter à son poste.

Les enfants ont chanté, sous la direction de leur maître, *Roulez tambours et Sempach*, d'une façon parfaite.

Bref, cette journée doit tout particulièrement laisser un bon souvenir à l'excellent syndic, M. de Rham, dont les paroles furent l'illustration d'une volonté bien établie de servir ses administrés.

**Langage d'affiche** — On jouait, dans une petite ville, un drame en cinq actes intitulé *Le Paradis perdu*.

Le directeur avait mis au bas de l'affiche : « Les rôles d'Adam et d'Eve seront joués par les acteurs de la création. »

**LES VÉYES BAICHATTES<sup>1</sup>**

Chanson en patois du Jura bernois.

Venis ty'ri vos étrennes,  
Nos ains fait di boudin ;  
Ci soi ç'ât les maitennes,  
Et peus nos ains di vin.

An ô bin dire és prétes  
Qu'è fât prayie l'chaip'lat :  
Nos ainm'rîns meux les fêtes,  
Les vals's et les polkas.

Nos aivîns des pratiques  
Ttain nos aivîns des dents  
Dains l'temps des kaiy'serliques,  
Djeuseus', qu'è y'é longtemps !

— Mon Due, voili lai tchose,  
Lo temps pessè n'ât pus ;  
Les djuen's étint des roses,  
Les véy', ç'ât des graipp'tius.

Mai pouer'véy' Mairie-Bairbe,  
Nos sont d'déjant cent trâs ;  
È nos pouss' de lai bairbe,  
Nos raindj'es sont tos prâts.

Ttain nos étîns des belles,  
Ç'tu qu'nos l'airait prédit  
Qu'nos raindj'rîns des gaiguelles,  
Nos l'airîns démenti.

— Voili po vos étrennes :  
Ma foi, tchétiun son temps ;  
An vend les véy' djerennes  
Ttain les puss'natt's ôyant.

**Les vieilles filles.**

Venez chercher vos étrennes,  
Nous avons fait du boudin ;  
Ce soir, c'est les matines,  
Et puis nous avons du vin.

On entend bien dire aux prêtres  
Qu'il faut prier le chapelot :  
Nous aimons mieux les fêtes  
Les valse's et les polkas.

Nous avions des pratiques  
Quand nous avions des dents,  
Dans le temps des Kaiserliques,  
Jésus ! qu'il y a longtemps !

Mon Dieu, voilà la chose :  
Le temps passé n'est plus ;  
Les jeunes étaient des roses,  
Les vieilles, c'est des gratte-culs.

Ma pauvre vieille Marie-Barbe,  
Nous sommes de mil huit cent trois (?) ;  
Il nous pousse de la barbe ;  
Nos cribles<sup>2</sup> sont tout prêts.

Quand nous étions des belles,  
Celui qui nous aurait prédit  
Que nous criblerions des gagueilles<sup>3</sup>  
Nous l'aurions démenti.

Voilà pour vos étrennes :  
Ma foi chacun son temps ;  
On vend les vieilles gélines (poules)  
Quand les poussines pondent.

La livraison de décembre 1919 de la *Bibliothèque Universelle* et *Revue Suisse* contient les articles suivants :

C. Vallon: Cet imbécile de Claude ! Roman. — Henri Gaullier: L'Allemagne moderne (seconde et dernière partie). — G. Bekker: Le bolchévisme et la coopération. — Henry de Varigny: Un anniversaire. Le premier transatlantique à vapeur. — Georges Paillard: Le problème des changes après la guerre (seconde et dernière partie). — P. Jeanneret: En campagne contre les bolchévics, par un Neuchâtelois (seconde partie). — Charles Rieben: Les journaux et la guerre (seconde et dernière partie). — N. Jorga: Le droit d'autodétermination nationale. Réponse à M. le comte Andrassy. — Chronique américaine (G.-N. Trioche) ; allemande : A.

<sup>1</sup> Tiré de *Vieux airs et vieilles chansons du Jura bernois*, recueil publié par la Société jurassienne d'émulation, à Porrentruy.

<sup>2</sup> Rindjes: cribles ; gaiguelles: crottes de chèvres. On fait allusion à un vieux dicton jurassien suivant lequel les vieilles filles seront condamnées pour l'éternité à cribler des crottes de chèvres sur la tour de Milandre, dans l'Ajoie.

Guillard ; scientifique : Henry de Varigny ; Suisse romande : Maurice Milloud ; politique : Ed. Rossier. Table des matières du tome XCVI. — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

**L'accident de Jean-Louis.** — A la pinte, Jean-Louis raconte son accident :

— La bourgeoise et moi, on était en voiture à Genève ; à n'un contour, le cheval nous jette contre un mur, je la relève : heureusement elle n'avait rien !

— Votre femme ?  
— Non, la voiture. La bourgeoise a eu deux côtes cassées.

**A PROPOS D'ÉCHANGES**

Nous avons reçu la lettre que voici :

Du Valais, décembre 1919.

Mon cher Conteur,

L'ARTICLE de M. B. (Burmeister, à Payerne ?) *D'un bord à l'autre de la Sarine*, n'intéresse pas seulement les Bernois de Lausanne, mais a encore piqué l'attention des Valaisans du Valais, dont je m'érige en porte-parole pour la circonstance.

Dans un alinéa spécial, M. B. s'occupe de quelques termes romands désignant le pressoir et dérivés du latin *torcular* et de ses premiers rejetons de l'ancien français *tru* (treuil) et *truel*. Je ne vois pas clairement ce que l'allemand a affaire là-dedans à cause de la forme jurassienne *trolle* pour pressoir. Je n'ai su découvrir dans ces exemples rien que du latin et non du germanique.

Mais ce n'est pas cela qui m'intéresse le plus. Les formes avec majuscule : la *Troille* à Char-donne, *Trolliet*, pressureur, *Trollietlaz* (à Monthey), *Troyeres* (à Lens), ne sont pas, me semble-t-il, des termes usuels usités en ces diverses localités, mais bien, je crois, des noms de lieux ou de personnes issus du type *torcular*. J'aimerais surtout savoir ce que sont exactement les mots valaisans cités.

Dans ma patoisante vallée de Bagnes, le pressoir est un *troucy* et presser se « traduit » par *Trolyé*, à peu près je crois la prononciation du nom de famille *Trolliet*.

Une tradition assez courue veut que vos *Trolliet* vaudois soient issus d'une émigration d'une branche de la famille *Troillet*, qui a encore de nombreux rejetons dans ma commune d'origine. Emigration forcée à l'époque de Luther et de Calvin, des *Troillet* d'ici ayant embrassé le protestantisme, durent quitter leur pays d'origine à cette époque intolérante. La forme patoise de ce nom est chez nous *Trolet*.

Mais encore, s'il vous plaît, quel est le sens précis que M. B. donne à ces noms : la *Troille*, *Trolliet*, *Trollietlaz*, *Troyeres*, signalés dans son article ?

M. GABBUD.

N. B. — M. W. Moser cite un dicton-pronostic du Jura bernois voisin de l'allemand. Le même pronostic est connu dans tout le Valais romand.

**La Patrie suisse.** — 21 superbes illustrations en héliogravure, avec une douzaine d'articles variés, tel est, résumé en trois lignes, le riche contenu du n° 683 (26 novembre 1919) de la *Patrie suisse*.

Les portraits du conseiller fédéral Edouard Muller, de M. Emile Gorjat, directeur du 1er arrondissement des chemins de fer fédéraux, de M. Adrien Jaquero, recteur de l'Université de Neuchâtel ; de M. Alfred Foretay, statuaire vaudois, et de Daniel Peter, l'inventeur du chocolat au lait.

Les obsèques du conseiller fédéral Muller, la remise de la médaille-souvenir aux mobilisés lausannois, la mission militaire suisse en Italie et les colonies de vacances de Genève à Genollier y constituent la part de l'actualité. Les fresques de M. René Martin, à La Sagne (Valais), un projet de monument aux soldats morts, la médaille-souvenir de Lausanne, la part de l'art. Enfin une belle vue de La Sagne et du Pigne d'Arolla et par une vue de Viège, de Saas et du glacier des Fées.